

Agnès Metton

Le transfert se réfère-t-il à la différence sexuelle * ?

Du point de vue de l'analyste, qui ne fonctionne pas à partir de son être, on pourrait dire qu'*a priori* peu importe le sexe. Encore que, se rappelant les propos de Marc Strauss, on puisse dire du sexe de l'analyste qu'il est une concession nécessaire à l'imaginaire de l'analysant. Et bien que Lacan ait mentionné que les femmes étaient les meilleures psychanalystes – les pires à l'occasion.

Du point de vue de l'analysant, c'est surtout l'incidence des structures cliniques qui joue dans le transfert. Force est toutefois de constater que, dans la névrose, le répertoire des structures cliniques recouvre, grossièrement, l'autre division qui est celle du *sex ratio*. Car l'hystérie, quoique différente de la position féminine, est de fait plus fréquente chez les femmes et, à propos de la névrose obsessionnelle, Freud indiquait sa « préférence visible » pour le sexe masculin.

Les femmes semblent plus portées que les hommes à se tourner vers la psychanalyse. Sans doute y participent leur intérêt fréquemment plus marqué pour la parole, et les signes de reconnaissance qu'elles attendent de l'Autre. Est-ce déjà là un effet de la dimension *pas-toute* ? Et, de l'hystérie, à l'origine tout de même de la *talking cure*, on peut dire qu'elle présente sans doute quelque aspiration à un tel dispositif.

À partir de la face du transfert qui le précise comme amour – amour véritable, nouveau, qui s'adresse au savoir –, il devient loisible de l'articuler à la disparité fort repérable entre hommes et femmes en termes de rapport à l'amour. Les femmes sont réputées, sans usurpation, aimer l'amour. De la sorte, elles penchent là encore plus facilement vers le transfert et entrent sans doute plus facilement que les hommes en analyse.

Par la suite, il y a en revanche rapidement quelques difficultés. Non seulement l'amour du savoir n'est pas le désir de savoir, mais cet amour peut encore durablement l'obstruer. Du coup, toujours au regard de l'amour, cette

même disparité entre hommes et femmes, qui fait entrer les femmes plus facilement dans le transfert, peut à l'autre bout de l'expérience permettre aux hommes de se défaire plus vite de ce transfert. Dans le même sens, l'amour de transfert, en tant que résistance, s'articule aux temps de fermeture de l'inconscient et de stagnation de la dialectique analytique, et pourrait rendre la tâche analysante moins aisée côté femme.

Autre obstacle, lié à la position hystérique. Le passage du discours hystérique au discours de l'analyste n'est pas forcément facile à obtenir, et l'on peut rappeler Freud disant qu'il interprète contre Dora. Le fantasme hystérique, $\frac{a}{\phi} \diamond A$, écrit l'hystérique appuyée sur son manque, et non sur le savoir en place de vérité. La difficulté de la production d'un savoir mérite d'être soulignée, car il existe un noyau hystérique dans toute névrose – voir la remarque de Freud sur l'obsession comme dialecte de l'hystérie. Il y a aussi le fait que les quatre discours ne font place qu'au discours hystérique, sans omettre l'hystérisation produite par le travail de la cure analytique elle-même. Tout cela va plutôt dans le sens de faire durer le transfert pour tous, mais surtout peut-être pour l'hystérique.

Toutefois, l'obsessionnalité n'est pas en reste pour faire durer le transfert. Ne pourrait-on parler de la patience de l'obsessionnel, qui attend la mort du Maître plus qu'il ne le provoque, qui est toujours ailleurs que là où se court le risque, qui vise à ne rien perdre du signifiant, et recule devant la perte qui détermine le lieu de la cause du désir ? De sorte que finalement le temps, qui est une composante essentielle du transfert, lui vient de façon convergente des deux structures. Et, sur le plan de sa modalité, le transfert varie selon la stratégie du désir mise en jeu, donc selon la structure, entre le désir comme insatisfait dans l'hystérie et l'abdication dans la névrose obsessionnelle.

L'autre face du transfert, celle de la « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient », renvoie au non-rapport des sexes, soit un invariant de la névrose, pour tout sexe donc. L'actualisation dans le transfert du rapport que le sujet a à son objet, dont l'analyste s'offre à faire semblant, permet l'approche de la cause asexuée du désir.

La fin de l'analyse permet l'articulation de l'objet et de la castration. L'expérience analytique cesse de ne pas écrire le phallus, et la production de S1 qui ne font pas chaîne fait de la jouissance phallique la jouissance du Un.

Tous ces éléments me semblent parfaitement valoir pour les deux sexes, c'est-à-dire que ce qui s'analyse sous le régime du tout phallique peut bien être dit hors sexe. Le savoir analytique qui ne sait que sur l'Un se pose savoir

masculin, tel que Lacan en parle dans *Les non-dupes* : « Le savoir masculin, chez l'être parlant, est irrémédiablement unaire, il est coupure ¹ [...] »

De plus, en fin d'analyse, le rapport au réel est touché de la limite du dicible, puisque toute la jouissance ne passe pas au langage, et s'il y a un abord du $S(A)$, il vaut là encore pour les deux sexes. Pourtant, s'il y a un enseignement de la cure psychanalytique, il se porte tout autant sur la castration inévitable du sujet parlant, que sur la différence dans le rapport des jouissances entre hommes et femmes, à quoi l'on peut ajouter la logique du *pas-tout* de la fin d'analyse.

Alors, *quid* des femmes dans leur rapport à la fin de l'analyse du fait de leur position *pas-toute* ? Auraient-elles de fait un accès facilité à la logique de fin d'analyse ?

Au fond, la question porte sur la signification que l'on accorde à $S(A)$. $S(A)$ désigne plusieurs registres : l'incomplétude du lieu du signifiant d'où la vérité ne peut être que mi-dite, car il manque toujours un signifiant dans l'ordre symbolique, et le savoir ne peut se boucler de façon toute. $S(A)$ désigne aussi la limitation du symbolique par la jouissance indicible – c'est son hétéronomie au langage, qui renvoie à l'impasse de la formalisation d'où s'inscrit le réel. Enfin, sa division dans la jouissance partage la femme qui n'existe pas entre Φ et $S(A)$, ce qui fait de $S(A)$ son partenaire dans la jouissance. Que de cette jouissance supplémentaire, les femmes ne puissent rien dire ni rien savoir, ne réduit pas l'expérience qu'elles peuvent en avoir. Elle les laisse dans le rapport de contiguïté où elles en sont enveloppées dans leur corps, qui vient désormais prendre valeur lui aussi de $S(A)$ ².

Le fait pour les femmes d'incarner l'une des valeurs de $S(A)$ retentit assurément sur la fin d'analyse. Malgré l'identification au symptôme, une certaine indécision quant à l'être persiste, pour tous, du fait du $S(A)$ et qu'aucune lettre produite ne soit garantie pour le sujet. Il me semble que c'est comme cela que Nicolas Bendrihen évoquait à Barcelone son recours à un signifiant à réinventer, du fait de n'être que pour un temps et « faute de mieux ». Toutefois, pour la *pas-toute*, cet effet d'indétermination est encore accentué de son rapport au $S(A)$. En ce sens, la fin d'analyse pourrait au contraire lui être plus difficile qu'à l'homme, et la laisserait moins arrimée, faute de n'être assez dupe du phallus, en raison du *pas-tout*.


Contrepoint possiblement favorable, la position *pas-toute* inféodée à la jouissance phallique donne certainement aux femmes plus de liberté, plus de liberté dans le rapport au fantasme, car, tout hors langage que soit leur rapport à $S(A)$, il leur ménage une familiarité avec les dimensions d'inconsistance et d'altérité. Cette proximité leur fait relativiser le Un sur quoi


elles ne misent pas tout. C'est en raison de cette liberté que les analystes femmes se distingueraient, pour le meilleur ou pour le pire, des psychanalystes hommes.

Reste que le féminin dans son rapport à l'Autre me paraît persister dans son opacité. Ou est-ce que les analystes en recueillent ou en retransmettent peu souvent le dire ? Cela jusque dans les passes, où s'accroissent plutôt la chute des identifications, le rapport à l'objet et, bien sûr, l'incomplétude de l'Autre. Or cela ne vient pas forcément ouvrir positivement sur le recueil d'un dire qui serait spécifiquement du féminin, non pas pour dire l'indicible, bien sûr, mais sur les effets du rapport à $S(A)$, tels qu'ils pourraient se repérer dans une clinique renouvelée.

Mots-clés : transfert, différence des sexes, structures cliniques, cause asexuée, $S(A$ barré).

*  Intervention au séminaire EPFCL « Transferts », à Paris le 17 janvier 2019.

1.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 15 janvier 1974.

2.  C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Champ lacanien, 2003.